

LE MÉDIUM MALLÉABLE CORPOREL ¹

René ROUSSILLON

Le concept de *Médium Malléable* tel qu'il se présente, a un côté transversal, c'est-à-dire qu'il peut couvrir à peu près tous les âges de la vie, toutes les époques. Mais il serait intéressant de commencer à creuser ses variations en fonction de l'organisation psychique singulière d'un sujet à un moment donné de son développement.

J'explore actuellement la problématique archaïque, pour essayer de faire du processus archaïque un véritable concept utilisable très concrètement dans la pratique, en clinique. Et je me suis avisé que ça serait peut-être intéressant d'aller travailler sur *les formes du Médium Malléable tout à fait au début de la vie*. Et ce qui saute aux yeux dès qu'on commence à se poser cette question, c'est que le langage premier avec lequel nous accueillons les nourrissons et avec lequel nous entrons en communication avec eux, c'est un langage corporel.

En réfléchissant à tout ça, je me suis souvenu d'une très vieille lecture de Freud du livre qui s'appelle « *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient* » de 1905. On trouve dans ce livre une petite formule de Freud, formule qui anticipe Marion Milner, où Freud écrit (je cite de mémoire) « *Le langage est une matière malléable avec laquelle on peut faire toutes sortes de choses.* ».

Il n'écrit pas « le langage verbal », il dit « le langage », ce qui veut dire qu'il désigne le langage en général. Dans un autre petit article de Freud en 1913 qui s'appelle « L'intérêt de la psychanalyse » Freud est très clair : pour lui, le langage, ne concerne pas que le langage verbal, il évoque le langage du rêve, (non verbal), mais aussi toutes les formes corporelles, mimétiques, mimo-gesto-posturales du langage.

Ce sont des propositions qu'on a oublié parce qu'il y a eu une espèce de raz de marée en appui sur Lacan pour restreindre le langage au langage verbal. Enfin, ce n'est pas exactement la position de Lacan qui affirme plutôt « *L'inconscient est structuré comme un langage* », et non pas « comme le langage verbal ». il a écrit « comme un langage ». De Freud en passant par Lacan, je souscris totalement à cette affirmation qui met l'accent moins sur les problèmes quantitatifs,

¹ Le présent texte est la version orale retranscrite d'une conférence inédite – matière première d'un article très déplié sur le sujet à paraître ultérieurement. Merci ++ à René Roussillon de son autorisation à diffuser cette réflexion sur un sujet aussi central pour les liens entre corps et psyché.

d'intensité, d'excitation, de surexcitation que sur les problèmes messagers, que sur les problèmes de communication.

On a mis en évidence (J.Decety) les premiers signes de communication entre le bébé, le nourrisson même, et son environnement, à trois heures de vie. La communication humaine est d'emblée là. Notre cerveau, les neuroscientifiques sont unanimes sur ce point maintenant, est un cerveau social. *Social* ne veut pas dire groupal, mais qu'il est conçu pour la communication et la rencontre avec l'autre : nous sommes organisés pour la communication, l'échange, c'est absolument fondamental.

Donc, *langage corporel*.

Le concept de langage corporel veut mettre l'accent sur le fait que le corps aussi est messager.

Un des problèmes de la pensée clinique, il est très important pour Freud commence en 1689, si ma mémoire est bonne, avec les philosophes et J. Locke qui formule, « *rien n'est dans la pensée qui ne fut d'abord dans les sens* »². Un peu moins d'un siècle plus tard, Leibniz (1765), dans ses « Nouveaux essais sur l'entendement humain », précise « si ce n'est la pensée elle-même ». « *Rien n'est dans la pensée qui ne fut d'abord dans les sens, si ce n'est la pensée elle-même* ».

Troisième épisode : Freud dans Totem et Tabou (1913) précise encore « *la pensée n'est pas dans les sens, mais si vous voulez saisir les processus de pensée, alors il faut qu'ils prennent formes par les sens, il faut les matérialiser, il faut les métaphoriser, il faut les concrétiser* ». Cette métaphorisation, cette concrétisation, il va la rechercher dans l'animisme infantile.

La colère : qu'est-ce que c'est que cette chose qui m'assaille de l'intérieur ? Le tonnerre, les éclairs, le ciel est en colère, et la colère du ciel me permet de me représenter ma propre colère. C'est un problème constant de toute l'époque archaïque que d'essayer d'arriver à mettre des formes, des représentations, des figurations de nos processus internes.

Quand Freud s'interroge sur le délire des rayons divins de Schreber, il fait le lien avec sa théorie des investissements psychiques : Schreber métaphorise, à travers son délire des rayons divins, les processus d'investissement qui sont les organisateurs de la pensée, il métaphorise la théorie de Freud.

Déjà pour les adultes ce n'est pas facile de se représenter les processus internes à la psyché, imaginez la difficulté pour un petit enfant ! Certains patients qui viennent pour faire une psychothérapie ne savent pas ce qu'est *le monde*

² John Locke « Essai sur l'entendement humain » (1689).

interne. Ils ne savent pas qu'il y a des processus qui œuvrent à l'intérieur de nous, ils peuvent le sentir mais pas encore le penser.

Chez les adultes, ça peut être une question complètement ouverte, alors vous imaginez pour un petit enfant, comment est-ce qu'il peut se représenter ce qui se passe à l'intérieur de lui (sans l'aide de l'environnement) ? Comment est-ce que je peux me représenter ce monde s'il n'y a pas l'écho, s'il n'y a pas le reflet, s'il n'y a pas un système de matérialisation, de réflexion, de concrétisation des processus ? Et on peut dire que, par certains côtés, *la fonction Médium Malléable*, comme j'ai pu l'avancer, est absolument essentielle pour cela. Elle donne la possibilité de représenter, par exemple à partir de la pâte à modeler, les processus de transformation qui se jouent à l'intérieur de nous-mêmes.

Le Médium Malléable, vous pouvez le bouger, le transformer, il change de forme, il a une particularité extraordinaire, il peut prendre toutes les formes, parce qu'il n'en a aucune. Il peut représenter la représentation, la matière pour la représentation, à représentation, c'est à dire être un objet qui symbolise la représentation le processus de représentation lui-même.

Un bout de papier, a une forme, si vous faites subir à ce bout de papier 250 plis, vous créer un Don Quichotte. 250, 300 autres plis, vous créer, mettons une poule ou un autre objet. À partir de l'objet de départ, le papier, qui n'a pas a priori d'autre forme que celle qu'il a, vous allez pouvoir composer une multitude de formes.

Ce qui veut dire, de la même manière, que le travail de symbolisation est de même ordre. Il nous faut arriver à pouvoir donner forme à toutes nos expériences psychiques, quelles que soient leurs variations, éventuellement quels que soient leurs caractères traumatiques.

Ces variations psychiques vont reposer sur une aptitude interne, celle de se « représenter la représentation », ou de se représenter l'absence de représentation. L'inconscient, la reconnaissance qu'un processus est inconscient, est une représentation du fait qu'il n'y pas de représentation consciente, une représentation de l'absence de représentation. Nous avons besoin de concepts métas comme celui-là, « représentation de la représentation », « représentation de l'absence de représentation ». Le Médium Malléable « pâte à modeler » est un objet qui matérialise « la représentation de la représentation » et aussi « la représentation de l'absence de représentation », il symbolise la première quand je lui donne une forme, et la seconde quand je m'en saisis pour le transformer car il n'a pas de forme en lui-même. L'acquisition primitive de l'expérience matérialisée de ces concepts est fondamentale pour la psyché de l'enfant.

Pour vous familiariser avec ces concepts, lisez le livre de Green et Donnet de 1973, « *L'enfant de ça* », dans lequel ces notions commencent à être introduites dans la métapsychologie psychanalytique.

Le problème qui émerge ensuite, est le constat qu'il est nécessaire d'avoir des concepts génériques comme ceux-là, des concepts extrêmement importants et utiles pour penser les processus de symbolisation, les processus de représentation mais que cela ne suffit pas, il y a aussi la question essentielle en clinique de *la réflexivité*. Elle est nécessaire pour faire la différence entre représentation et symbolisation : la représentation, peut ne pas « savoir » qu'elle est représentation. L'hallucination, est une représentation, c'est la reproduction de quelque chose qui s'est déjà présenté, donc c'est bien une re-présentation, une nouvelle présentation, sauf qu'elle n'est pas vécue comme une représentation, mais comme l'équivalent d'une perception actuelle. Il était nécessaire d'avoir un concept pour désigner les représentations qui ont à l'intérieur même d'elles-mêmes un indice, une espèce de sensibilité au fait qu'elles ne sont que des représentations et pas des réalités présentes.

J'ai proposé le concept de *symbolisation* comme celui qui convenait le mieux. Le symbole a comme particularité qu'il est et qu'il n'est pas semblable à lui-même. Le symbole symbolise, c'est-à-dire qu'il représente quelque chose d'autre que lui-même, mais quand il représente quelque chose d'autre que lui-même, il le représente tout en indiquant que c'est une représentation, que ce n'est qu'une représentation.

Le Cid : « *avec le jour, nous fit voir 30 voiles* ». 30 voiles ? Non, c'était 30 bateaux. Mais la voile, la partie, vient symboliser le tout, 30 voiles signifie 30 bateaux. De loin, on ne voit pas la coque, on voit juste les voiles, mais il n'y a pas de voile sans bateau. Le symbole s'appuie sur une expérience perceptive qu'il utilise dans l'ordre de la représentation, la représentation perceptive. On ne peut pas ne pas représenter, notre cerveau est fait comme ça, la perception est toujours une représentation perceptive, et il y en a toujours eu, il y en aura toujours une, la symbolisation introduit une autre dimension, une dimension réflexive, une dimension méta.

Dans l'écoute clinique c'est particulièrement important et particulièrement intéressant. Pour explorer l'idée d'après il a fallu commencer à essayer de voir si la tentative de penser un **Medium malléable corporel** opérant dans le processus archaïque, avait des appuis théoriques suffisants chez Freud et au-delà de Freud. Par exemple pour justifier la différence entre processus archaïque et processus infantile a-t-on les appuis suffisants chez Freud. Comment accepter qu'un seul concept puisse cerner aussi bien le fonctionnement psychique d'un enfant de 3 jours, d'un mois ou 6 mois, et d'un enfant de 3-5-6 ans.

Enfin, tous ceux d'entre vous, et j'espère que vous êtes la majorité, qui avez rencontré des enfants, vous savez parfaitement qu'il y a des différences absolument considérables entre le fonctionnement psychique d'un nourrisson de quelques jours ou de quelques mois et le fonctionnement psychique d'un enfant de 5-6 ans. Un seul mot un seul concept pour décrire ces différences, est-ce fondé ? Ce serait fondé, pourquoi pas, si on avait la preuve qu'à travers tout ça, il y avait une uniformité du fonctionnement psychique. Mais ce qu'on sait maintenant, et c'est bien démontré par les neurosciences, et Freud en a eu l'intuition il y a des ruptures, des mutations dans le mode de fonctionnement dans la mémoire de l'enfant selon son âge.

La rupture, Freud la décrit dans un article qui s'appelle « *Construction en psychanalyse* » (1937). Dans « *Construction en psychanalyse* », il a d'un seul coup une espèce d'illumination à propos de la psychose, un insight (peut-être le retour ou la réminiscence de ses lectures de Moreau de Tours) il vient de comprendre que l'hallucination est le retour d'une expérience précoce qui revient suivant le modèle de l'identité de perception, (enregistrée d'une manière, elle revient exactement de la même manière), une expérience qui date d'une époque où, la formule de Freud est parlante, « l'enfant savait à peine parler ». Que veut dire « savait à peine parler » ? Ça veut dire qu'il n'était pas encore capable d'avoir un langage pleinement subjectivé.

Quand un enfant de 2 ans parle de lui, il se nomme de son prénom « Paul a mangé toute la confiture ». Plus tard, il pourra dire « j'ai mangé toute ma confiture », « je me ». Il pourra avoir une formulation langagière réflexive. Il pourra se percevoir non pas comme un étant du point de vue de l'autre, mais comme un sujet. Freud découvre dans *Construction* qu'effectivement, il y a des retours d'expériences *précédant l'émergence de la fonction sujet* donc relevant de ce que je nomme la période du processus archaïque

Entendons-nous bien, les nourrissons, ont un sentiment d'être. Le sujet, ce n'est pas simplement avoir un sentiment d'être, c'est d'être incapable de se représenter, qu'on est l'acteur, qu'on est le sujet, qu'on est le promoteur de quelque chose, d'un projet, d'un désir. Et c'est une différence considérable.

Donc en 1937-38, et *Construction et analyse*, Freud découvre l'importance du fait qu'il n'y a pas d'alternative radicale entre percevoir et halluciner. Jusqu'alors, il pensait « où on perçoit, où on hallucine ». Et il découvre que c'est faux. La psyché ne marche pas comme ça.

On peut parfaitement halluciner *dans* la perception. Et Freud comprend que c'est l'origine du délire. Le délire provient du fait que l'hallucination se « déguise » (Freud) dans la perception, ce qui fait que le sujet a l'impression qu'effectivement, ce qui revient du passé est en train de se passer là,

maintenant : il n'y a pas ce que Freud avait nommé, en 1913, « une épreuve d'actualité ». Ce qui se passe maintenant, c'est quelque chose qu'il perçoit, mais transformé, boursoufflé, par un impact hallucinatoire.

Les travaux des neurosciences vont apporter la confirmation des intuitions de Freud. Les ponts les plus avancés des recherches que je connais, soulignent que le cerveau d'un enfant de moins de 2 ans, 2 ans et demi, ne fonctionne pas de la même manière que le cerveau d'un enfant plus âgé ; une des différences majeures concerne le processus d'enregistrement des expériences, le système d'enregistrement des expériences vécues n'est pas le même. Les neurosciences nomment la mémoire du petit enfant d'avant deux ans « mémoire procédurale », ou si on préfère, dans un langage plus clinique « processuelle », c'est à dire une mémoire qui n'enregistre pas une scène mais un processus, une forme-sensation-mouvement. Ensuite, la mémoire qui est disponible est dite « narrative », ou « déclarative », c'est une mémoire qui raconte une scène, avec un sujet un autre sujet et une action, c'est une mémoire qui « sait » qu'elle est mémoire, elle est réflexive, alors qu'avant la mémoire ne sait pas qu'elle est mémoire.

Vont alors apparaître ensuite dans le monde de la pensée psychanalytique, dans les années 80 en France, les premières propositions qui vont ouvrir le chemin et former les premiers jalons pour commencer à forger un modèle métapsychologique de la différence de langage, dans le langage. Le premier langage est un langage du corps, un langage corporel, c'est un langage authentique mais ce n'est pas un langage réflexif, c'est un langage expressif. Quand le langage verbal réflexif apparaît c'est que la fonction « sujet » est acquise, le « je » est disponible. Entre les deux il y a un langage parlé mais non réflexif, l'enfant se nomme comme il est nommé par l'objet narcissique, l'objet « double-reflet » : il se nomme, par exemple, par son prénom comme du dehors. « Paul a faim », « Marie a fait ça ».

L'idée d'un langage corporel ouvre alors la question d'une *fonction Médium Malléable corporelle* que je commence à proposer aujourd'hui. C'est une première proposition un premier essai qui appelle sans doute des développements futurs.

J'ai déjà un petit peu avancé.

D'abord, quelques généralités sur les problématiques archaïques, au sein desquelles le Médium Malléable Corporel trouve sa plus grande pertinence, et sur ce que j'appelle *le processus archaïque*, car l'archaïque, ce saurais être réduit à tel contenu ou tel contenu, c'est une époque de la vie et un processus qui s'y développe.

Une première considération générale concerne la représentation et l'affect ; elle a été soulignée simultanément par A. Green et P. Aulagnier. À partir de 1920, on voit apparaître chez Freud le concept de motion pulsionnelle et celui de représentant psychique de la pulsion. Le représentant psychique de la pulsion, n'est ni un représentant affect, ni un représentant en représentation de mots ou de choses, non, c'est un représentant psychique de la pulsion. On est au degré zéro de la représentance là où représentant et affect ne sont pas différenciés, on pourrait formuler l'idée d'un « représentataffect » : on représente par l'affect.

Il devient intéressant de commencer à se demander à quel mode de symbolisation correspond *le représentataffect* ?

J'ai proposé une forme que j'ai appelé *la symbolisation primaire*.

La symbolisation secondaire, a été beaucoup décrite, c'est une symbolisation de l'absence, une symbolisation de la séparation, c'est la symbolisation d'un objet manquant.

Mais n'y a-t-il pas une symbolisation qui précède celle-là et qui concernerait la manière dont un enfant, un petit nourrisson, peut se représenter, non pas l'absence mais la présence, la rencontre ? Qu'est-ce qui se passe quand il rencontre l'objet ? Est-ce que cette expérience reste sans représentation symbolisante ? Est-ce qu'il faut que l'objet disparaisse pour que je le représente ? Ou bien l'absence, la séparation ne fait-elle que décoller la perception actuelle et la représentation passée ? Est-ce que je peux me représenter, enregistrer la rencontre elle-même pour elle-même ? Ces questions forment le cadre de la représentation primaire, de ce que je nomme la symbolisation primaire. Quand on commence à s'aventurer sur ce chemin-là, on découvre qu'il y a des auteurs qui ont déjà commencé à baliser la voie. J'en évoque deux, très rapidement. Ils sont français. Ils ont une importance tout à fait considérable, ce sont deux grands maîtres de la pensée psychanalytique française.

Le premier, c'est Didier Anzieu. Anzieu avance l'hypothèse qu'il existe un temps premier de la symbolisation caractérisé par ce qu'il appelle les signifiants formels. Les signifiants formels n'ont pas de sujet, pas d'objet, ils sont formés d'une sensation, d'une forme, et d'un mouvement, par exemple : « Ça pique », « ça tombe », « ça glisse », ça caresse » etc. Ce n'est pas je glisse quand je suis dans les bras de l'objet. Ce n'est pas une scène. C'est juste un mouvement. C'est juste une sensation. Sensation, forme, mouvement.

Je rappelle quand même, qu'en 1970, dans son rapport sur l'affect, A. Green, met en évidence de manière extrêmement claire que la sensation, est un affect.

Sensation, émotion, passion, sentiment, humeur. Sont les affects. Affect, est un nom générique pour désigner l'ensemble des manifestations affectives. La sensation, c'est une manifestation affective.

L'autre c'est P. Aulagnier, qui propose le concept de *pictogramme*. Il y en a deux qui sont intéressants pour moi par rapport à ce que je développe : « *prendre en soi* » qui correspond à ce que Freud va appeler l'intégration (Freud 1925 « *je veux le manger* »), ou bien « *rejeter de soi* », (pour lequel Freud 1925 va cerner les processus d'évacuation : « *je veux le cracher* »).

En effet en 1925, dans « la dénégation », Freud propose les formes des processus qui correspondent au couple pulsion de vie/pulsion de mort, donc des formulations beaucoup plus cliniques. Cela, je veux le manger, donc le prendre en soi, l'intégrer, ou cela, je veux le cracher, donc le rejeter. L'opposition entre les deux, est radicale et va conduire Freud à ouvrir la question des figures intermédiaires, mixtes, qu'il va nommer « l'intrication pulsionnelle ».

À partir des propositions de ces deux auteurs, de ce qu'ils introduisent d'essentiel, j'ai été tenté de faire un pas de plus et de rassembler les données acquises, ce qui m'a obligé à revenir sur des travaux que j'avais menés il y a 20, 25 ans, pour constater que j'étais déjà en train de chercher ; et que je suis maintenant en capacité de reconnaître ce que je cherchais. On découvre parfois après coup ce qu'on cherchait, mais ça peut prendre des années.

La première chose qui m'est revenue, c'est une petite phrase de Freud de 1905 (*le mot d'esprit et son rapport avec l'inconscient*) « *Le langage est une matière malléable avec laquelle on peut faire toutes sortes de choses* » Puis ensuite un autre auteur important pour tous ceux qui travaillent sur la Première Enfance : Dan Stern. Il a écrit un livre en 1983 tout à fait passionnant, *Le Monde Interpersonnel du nourrisson*, où il décrit ce qu'il appelle le *tuning*, c'est-à-dire l'accordage.

L'accordage, concerne les conditions relationnelles de ce que je viens de décrire à propos de la symbolisation primaire : les conditions de la rencontre. Le *tuning*, l'accordage, c'est la procédure de la rencontre, c'est le processus de la rencontre, c'est la manière dont une mère, un nourrisson, un environnement maternant, un tout petit enfant, se rencontrent, et s'accordent, ou se désaccordent. La description que Stern fait de l'accordage est *un accordage corporel*.

Les mères, l'environnement maternant, parlent aussi mais peut-être avec ce qu'il y a de corporel dans le langage verbal, c'est aussi du langage corporel. (Et bien sûr aussi il faudrait évoquer Winnicott car le *handling*, le *holding* etc. ce sont aussi des langages corporels).

Et deuxièmement, ce que D. Stern décrit aussi, du point de vue du *Medium Malléable* et qui est essentiel : le Medium Malléable est un processus de transformation -. c'est un processus d'ajustement. Donc la rencontre est au centre, elle s'effectue sur un modèle corporel, mais ce n'est pas n'importe quelle rencontre, on se cherche, on s'ajuste, on se transforme. 60% des interactions précoces sont des interactions d'ajustement. La bonne mère, la mauvaise mère, sont des jugements, peut-être pertinents pour les tout petits bébés, parce que les tout petits bébés sentent et pensent comme ça, mais les cliniciens, ne peuvent pas penser comme eux. Ce n'est pas bon-mauvais, c'est le processus qui nous intéresse, pas une condamnation, pas un jugement, mais un repérage qualitatif de ce qui est en train de se mettre en place – ou échoue - dans la relation.

Et ce qui est en train de se mettre en place, ce repérage, c'est un repérage où *on se cherche*. C'est un vaste jeu de cache-cache. C'est-à-dire qu'on fait une tentative, on cherche s'il y a une réponse, on acte de la réponse, puis on modifie la tentative, on cherche ailleurs ou autrement. Et on se cherche des deux côtés. Ce n'est pas simplement une *suffisamment bonne mère*, pour parler comme Winnicott, qui cherche un nourrisson, c'est aussi un nourrisson qui cherche l'objet. S'il y en avait seulement un qui cherchait l'autre, ça se passerait la plupart du temps assez mal.

Mais comme ils se cherchent tous les deux, comme ils s'ajustent tous les deux l'un à l'autre, ça peut produire quelque chose de tout à fait passionnant : la rencontre. La rencontre, c'est le fruit d'un processus, et puisque le langage est corporel : d'un processus corporel.

On commence à s'approcher déjà pas mal du *médium malléable corporel*. On trouve aussi chez D.Stern, si on le lit au-delà du manifeste, la préconception que le processus d'accordage, le processus d'ajustement, fonctionne à l'aide de messages, et de réponses aux messages. On sort des modèles réputés quantitatifs qui ont envahi toute une partie de la métapsychologie. On sort des problématiques quantitatives, on passe à des problématiques qualitatives qui sont infiniment plus proches de tout ce qu'on sait maintenant (notamment des neurosciences) sur le fonctionnement du cerveau ; charges quantitatives qui ont des effets quand même : la qualité varie aussi en fonction des variations quantitatives.

Un exemple personnel me revient en mémoire. Je suis un jour discutant d'un conférencier qui fait une conférence sur le langage, etc. Il évoque les cris des nourrissons et il affirme « le cri c'est une décharge. » Quand c'est mon tour de le discuter je le contredit : « Non, non, pas une décharge. » Un cri d'un enfant qui a faim, n'est pas le même cri qu'un enfant qui est sale, pas le même cri qu'un

enfant qui a mal, pas le même cri qu'un enfant qui s'ennuie et qui a envie qu'on le prenne dans les bras.

Le cri n'est pas une décharge c'est un message. Effectivement, c'est un message qui passe par des variations de l'intensité de la voix mais cette variation est messagère. On change de paradigme, on passe du paradigme de l'intensité, de l'excitation, etc. à un paradigme complètement différent, celui du sens.

Sur ce plan-là j'adhère complètement à l'idée de Lacan qu'il nous faut penser en termes de langage. Et maintenant, il n'y a plus aucun doute avec les travaux des neurosciences.

Le cerveau est un cerveau social. Et un cerveau social, est un cerveau dans lequel il y a des variations quantitatives, mais ces variations quantitatives doivent être entendues comme des messages qualitatifs différents.

Quels sont les facteurs qualitatifs nécessaires dans l'environnement maternel pour que cet accordage ait une bonne chance de marcher ? On rentre alors dans toute la clinique de la problématique archaïque, dans toute la clinique qui nous travaille, nous, quand on travaille avec les patients réputés psychotiques, réputés borderline, réputés parano, etc., qui est au cœur de ces problématiques-là. Pourquoi ces patients fonctionnent comme ils fonctionnent ? Ils fonctionnent au regard de leurs paramètres propres mais aussi en fonction de l'environnement qu'ils ont eu.

C'est très simple et ça tient en une formulation qui résume le processus : *on se sent comme on a été senti. Si on a été mal senti, on se sent mal. Si on a été bien senti, on se sent bien. Si on n'a pas été senti, on ne se sent pas. On se voit comme on a été vu. Le français, est extraordinairement parlant, si on se voit mal, on est mal vu. Si on se voit bien, on est bien vu. On se fait bien voir.*

Et dans la rencontre clinique on retrouve les traces de ces processus. Par exemple vous travaillez en hôpital, et vous rencontrez des patients qui vous disent « *je vais vous montrer mon opération.* » Et hop, la dame soulève sa jupe pour montrer son opération. Ce n'est pas une tentative de séduction, elle a besoin d'être vue. Parce qu'il y a une carence du regard porté sur elle enfant et inscrit en elle. Elle a besoin de montrer.

Je rencontre un vieux monsieur qui vient me consulter. Il a une dynamique corporelle saisissante. Il me parle. « *Ou alors ceci, ou alors cela, ou alors là.* » Il bouge de tous les côtés. Et j'en ai plein les yeux. Il est en face à face. C'est la première fois que je le vois. J'en ai plein les yeux. Il se montre sans arrêt.

Une autre patiente avec une pathologie psychosomatique grave montre sans cesse un spectacle très différent. Elle me montre quelque chose avec les mains, quelque chose qui ne correspond pas du tout à ce qu'elle est en train de me dire.

Il y a une espèce de discorde entre son langage corporel d'un côté et son langage verbal de l'autre, qui témoigne d'un clivage. Qu'est-ce que je dois écouter (voir /sentir/ prendre en compte ...) ? Le corps ? Les mots ? L'écart entre le corps et les mots ?

Les facteurs sont qualitatifs.

On peut les évoquer très rapidement.

Le premier, c'est la *réceptivité*. Si vous avez un objet maternel réceptif, vous avez une bonne chance qu'il accueille vos tentatives, votre cri, votre langage, votre message.

Donc il faut que l'objet soit suffisamment réceptif, c'est-à-dire disponible, atteignable, etc. S'il n'est pas atteignable, on se retrouve dans une conjoncture qu'on connaît bien. C'est la conjoncture passionnelle. Le vers amoureux de l'étoile. Le vers amoureux de l'étoile la voit briller de tout son éclat, mais jamais l'étoile ne se penchera sur lui. C'est le drame de la problématique passionnelle, de la passion qui, bien évidemment, comme la plupart des passions, tourne mal.

Deuxième donnée qualitative, celle d'un objet qui varie tout le temps, comment est-ce que vous pouvez faire ce travail d'accordage, de rencontre avec tant de variations ?

Exemple. Une patiente qui a rencontré à l'origine une mère imprévisible, arrive en séance et regarde immédiatement dans quel état je suis, dans quel état d'humeur je suis. Une fois ou deux, elle a eu l'impression que j'étais fatigué. J'étais peut-être fatigué mais je peux l'écouter quand même. Pendant toute la séance, elle ne peut pas dire un mot. Pour elle le préalable à toute communication, c'est l'état de l'autre. Donc quand vous avez eu un objet primaire imprévisible, vous allez développer, une immense prévisibilité, pour essayer de deviner dans quel état est l'autre, et ne pas tenter une communication qui risque de se confronter à un mur, celui d'un objet pas disponible.

Réceptivité, prévisibilité, sensibilité.

Je reviens sur les quatre cris évoqués plus haut, en fonction des environnements maternels.

L'enfant crie, c'est très simple. On prend la tétine, et on lui fourre dans la bouche. Quoi qu'il fasse, quel que soit le cri, c'est la tétine dans la bouche.

Éventuellement, on lui donne le biberon. Pour fabriquer des enfants un peu obèses, c'est pas mal quand même. Seule réponse possible, c'est tu cries, je te nourris. Il n'a aucune sensibilité à la complexité du message et la sensibilité, c'est important.

Encore deux propriétés à évoquer.

Il y en a une qui a été très bien mise en évidence par Winnicott, dans tous ses travaux sur ce qu'il appelle *la survivance de l'objet*. Il faut que l'objet soit *endurant*. Il faut que l'objet tienne le choc. Par exemple, on se cherche, on ne se trouve pas tout de suite, et bien on continue quand même. On ne lâche pas. Vous êtes devant un problème mathématique, la solution n'est pas immédiate.

Si vous avez de *l'endurance*, vous essayez un peu toutes les entrées possibles et imaginables, vous allez regarder dans les livres, enfin bref, vous ne vous laissez pas simplement arrêter par le fait qu'il faut de la patience. Quand je me suis concentré sur mes réflexions sur le médium malléable corporel, ça m'a pris quand même au moins dix jours de travail. Et je me suis accroché.

Pour finir je voudrais évoquer un autre chercheur de la première enfance qui apporte des compléments au concept de *Médium Malléable Corporel*. Il s'appelle Colwyn Trevarthen. Si vous trouvez les vidéos de Marie-Christine Laznik, elle est très influencée par Colwyn Trevarthen. Ce que Trevarthen met en évidence, - on est toujours dans le langage corporel – c'est le langage corporel de la voix, et c'est très important. La parole c'est aussi du corps car elle passe par la voix : le grain de voix, le timbre de voix, l'intensité de la voix, la douceur de la voix, sa violence, son effondrement, sa prosodie etc.

La voix a toute une série de caractéristiques qui sont des caractéristiques corporelles. Eh bien, quand vous écoutez ce qui s'appelle *le mamanaïs* (le *motherese* pour les anglais), ce langage avec lequel on parle aux enfants. « *Oh le petit bébé, oh il est très joli le petit bébé, oh qu'il est mignon* » prononcé avec une certaine voix typique. Le mamanaïs, c'est uniquement des effets de voix. Et ce à quoi l'enfant réagit, c'est pas au mot « mignon », parce que vous lui dites mignon simplement avec une voix sans prosodie particulière, il ne va pas réagir. Par contre « Oh qu'il est mignon » en mamanaïs, il va réagir, parce qu'il a la voix, parce qu'il a le langage de la voix, le corps de la voix. Donc, n'oublions pas, que quand on pense Médium Malléable Corporel, on intègre aussi la problématique de la voix.

Alors, qu'est-ce qu'on doit aussi intégrer, avec Winnicott ? Avec Winnicott, on a quelque chose de tout à fait nouveau qui va être absolument déterminant concernant ce langage corporel. Winnicott a bien lu le stade du miroir de Lacan, mais, il souligne que le premier miroir est le visage maternel. La mère reflète à l'enfant quelque chose de ce qu'il vit. Quand un enfant regarde le visage de sa mère, ce qu'il voit, c'est lui. *C'est le visage miroir, un double et un reflet*. C'est tout à fait essentiel.

On peut aller au-delà. Et je terminerai en essayant d'aller au-delà.

Car ce n'est pas simplement le visage de la mère. C'est tout son *mode de présence* qui fonctionne comme un *miroir-reflet*. Quand je dis de la mère, il faut entendre bien sûr à chaque fois, l'environnement maternel, l'environnement premier.

Le holding que Winnicott décrit doit être pensé comme un message. Comment je te porte ? Comment je porte ? C'est ça, to hold. C'est porter. La portance. Vous croyez qu'elle n'est pas messagère ? Vous avez qu'à essayer de prendre un petit nourrisson, et vous le portez en faisant basculer la tête. D'un seul coup, le nourrisson a l'impression de tomber. Il commence à s'agripper, à s'accrocher parce que le sentiment d'équilibre est donné par les liquides labyrinthiques qui ne sont pas encore complètement organisés chez lui, et même s'il est porté il a l'impression de tomber, de tomber sans fin, ce qu'on retrouve parfois dans les rêves.

Alors qu'est-ce que vous lui communiquez quand vous le portez comme ça ? Vous lui communiquez « je te laisse tomber », « je te porte de telle manière que tu as le sentiment de glisser ». Il y a un tableau de Piero Della Francesca où un nourrisson est dans les bras de sa mère, dans lequel on a vraiment l'impression, quand on le regarde qu'il va tomber, qu'il glisse, qu'il n'est pas tenu.

Le tenu, le contenu, ce sont des choses de tout à fait fondamentales pour un nourrisson et la manière dont il est tenu est un message. Ce sont des messages. C'est aussi vrai du *handling*, la manipulation du corps. Je te prends, je te lave les fesses, je te bascule, je te retourne etc.. Si vous portez votre nourrisson comme un petit objet fragile qui risque de se casser, vous lui communiquez le message suivant : « *tu es une petite chose fragile qui risque de se casser* ». Si vous le portez comme un petit enfant, petite fille ou petit garçon, mais solide, consistant, dur, etc., ça change tout. Parce que le message n'est plus du tout le même. Mais vous voyez bien que c'est dépendant de la manière de porter de manipuler.

C'est la manière de porter, de manipuler ce n'est pas le portage la manipulation qui compte mais le sens qu'elle véhicule.

Selon le message, on communique à l'enfant et : « *il se sent comme il a été senti etc.* ». il se voit comme il a été vu. il s'entend, comme il a été entendu. Quand on s'entend mal, il y a des malentendus. Les malentendus sont terribles, il y a des malédictions. Il y a des malentendus parce qu'il y a des malédictions. Des malédictions. On est maudit !